

# États-Unis : comprendre l'immobilisme sur le port d'armes

De l'autre côté de l'Atlantique, le débat sur les armes revient sur le devant de la scène médiatique suite à la tuerie de Las Vegas du 1<sup>er</sup> octobre 2017.

Une actualité qui peut nous paraître complètement folle chez nous, mais aux États-Unis c'est l'un des débats cristallisant le plus l'attention et les divergences. Dans un pays possédant 90 armes pour 100 habitants, où il y a eu 91 tueries de masses depuis 1982 et dont les 4 pires ont eu lieu ces dix dernières années, les lois ont très peu évolué depuis 1968 au niveau fédéral ou par États. La grande majorité des Américains est toujours pour le port d'armes, ce qui peut nous laisser, nous européens, bouche bée. Les réglementations varient d'États en États mais aucune ne contredit le Second Amendement qui autorise les citoyens au port d'armes, soit au minimum un pistolet, au niveau fédéral depuis la loi de 1968, qui contrôle davantage la vente d'armes entre individus. La seule vraie période d'évolution fut entre 1986 et 1994, où deux lois interdirent les armes à feu à certains criminels ou aux personnes possédant des maladies mentales en 1986, et l'interdiction des armes semi-automatiques en 1994, pendant seulement 10 ans car elle ne fut pas reconduite en 2004.

Il faut, pour comprendre cet immobilisme, connaître l'influence de la National Rifle Association (NRA), plus grosse association et lobby pro-armes avec quatre millions de membres et très conservatrice. Ce lobby est notamment très généreux principalement

envers les candidats et élus républicains, par exemple les 30 millions de dollars en faveur de Trump pendant l'élection. Mais les plus grands atouts de cette association sont ses membres politisés et actifs qui arrivent à convaincre n'importe quel élu républicain qu'en fin de compte, il vaut mieux suivre la fiche de route de la NRA ou dire adieu à son poste. La NRA entretient la ferveur de ses militants par des stages sur le maniement des armes agrémentés de propagande anti-libérale, qui est vu comme le courant politique voulant interdire leurs jouets favoris. Rien de mieux pour galvaniser ses troupes que la peur. Mais cette culture des armes a des racines bien plus profondes dans la société américaine car, même si tout le monde n'est pas d'accord sur la réglementation parfaite, les trois quarts des Américains sont toujours en faveur du Second Amendement, avec 60 % pour l'autorisation des armes semi-automatiques qui ont servi à Las Vegas. C'est, pour beaucoup, l'une des pierres

fondatrices de la Constitution et de l'esprit américain au même titre que la démocratie, car les armes ne sont pas simplement vues comme un outil d'auto-défense mais aussi comme une liberté fondamentale représentant ce qu'est être Américain. Plus étonnant, un argument important en faveur du port d'armes est la défense contre le gouvernement lui-même, ce qui permettrait, s'il devenait tyrannique, de défendre le citoyen contre le gouvernant fédéral ou un quelconque envahisseur. Cet argument est surtout défendu par les Conservateurs et les Libertariens qui y voient un moyen de surveiller ceux qui veulent prendre leurs armes et donc, pour eux, leurs libertés.

Hugo Raynaud



# Immigration :

## la lente ouverture du Japon

Tandis qu'en Europe, la plupart des pays font leur possible pour endiguer l'immigration le plus possible, le Japon, un pays resté longtemps imperméable à toute immigration s'y ouvre peu à peu depuis les années 1990, notamment à cause d'une population vieillissante comptant un quart de plus de 65 ans.

Cette ouverture à la main d'oeuvre étrangère reste faible et discrète sous le gouvernement conservateur de Shinzō Abe. Ce sont essentiellement des jeunes travailleurs non-qualifiés, surtout dans le domaine de la construction, venant d'autres pays d'Asie de l'Est. L'État cherche aussi à attirer du personnel très qualifié dans le domaine des hautes technologies pour combler un manque grandissant d'ingénieurs japonais. La population étrangère est passée de 0,7 % en 1990 à 2 % en 2017, soit 2,6 millions de personnes. Cette immigration ne se déroule pas en continu, elle fluctue en fonction de la demande d'emplois du marché du travail et de la santé de l'économie nippone. C'est par exemple le cas en 2008, suite à la crise financière, le gouvernement a investi environ 2 000 euros pour des *nikkeijin*, c'est-à-dire des travailleurs immigrés peu qualifiés, descendants de japonais, pour qu'ils partent. Aussi, l'immigration des proches est très compliquée à obtenir,

cela afin d'éviter une arrivée trop importante de personnes et que les travailleurs décident de rester de façon permanente dans le pays. Cependant, Abe souhaite faciliter, pour le moment, l'obtention de visas de travail face au vieillissement difficile à endiguer de la population associé à la diminution du nombre d'enfants nippons.

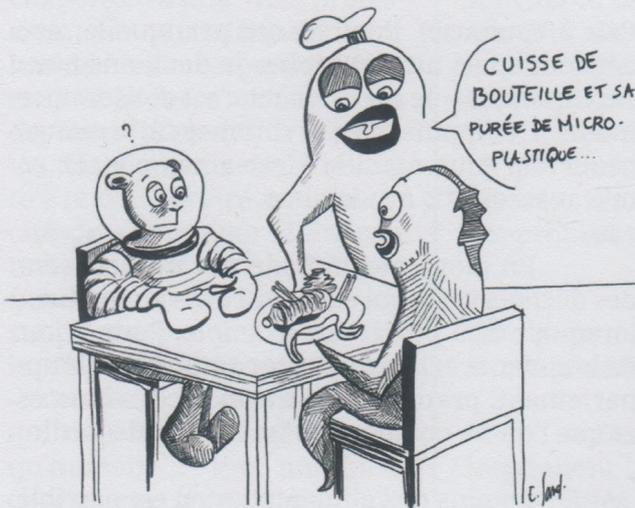
Depuis les années 1990, cette immigration s'est faite discrètement et sans médiatisation, faisant croire à beaucoup de locaux qu'elle était inexistante. Mais depuis quelques années a lieu une prise de conscience de ce phénomène provoquant la critique des plus conservateurs, donnant lieu à des manifestations xénophobes dans le pays mais également à une discrimination des étrangers, de la même manière qu'en Europe avec la montée de l'extrême droite. Les nouveaux arrivants sont vus par certains comme un danger pour l'économie, pour la culture japonaise et surtout pour son unité culturelle. Dans les médias, des images d'incidents en Europe impliquant des gens désignés comme immigrés font peur à une partie de la population qui redoute que cela se reproduise au Japon. Par conséquent, un tiers des étrangers affirment avoir subi des discriminations, que ce soit des remarques sur leurs origines ou des difficul-

tés supplémentaires à trouver un logement ou une école, d'après une enquête du ministère de la justice en 2016. Même si Shinzō Abe dénonce ce genre de faits, le problème est que certains politiciens, venant de son propre parti ou des dissidents, exacerbent les tensions. C'est le cas de Shintaro Ishihara, ancien gouverneur de Tokyo qui portent des propos très violents contre les étrangers résidant au Japon.

L'ouverture de l'immigration se fait doucement mais sûrement dans le pays du soleil levant. Cependant, après être restée pendant vingt ans méconnue de la population, la prise de conscience générale des nippons de ce phénomène s'associe, pour une partie de la population grandissante, à une xénophobie de plus en plus forte et décomplexée.

Hugo RAYNAUD

## Le 7<sup>e</sup> continent ou le continent invisible



Avez-vous déjà entendu parler du septième continent ? Cet article ne traitera pas d'une quelconque sombre théorie du complot, mais d'une catastrophe écologique bien réelle qui nous concerne et affecte tous. Ce nouveau continent a été découvert en 1997 dans le nord du Pacifique par un océanographe américain, Charles Moore. Mais qu'est-ce que ce nouveau continent ? Ce chercheur serait-il notre Christophe Colomb contemporain ? Rien n'est moins vrai.

Ce qu'il a découvert depuis son bateau est une grande étendue de plastique, d'une superficie d'une à trois fois la France. Aujourd'hui, quatre zones de déchets similaires constituées de matières synthétiques sont à dénombrer sur la planète. On en recense deux dans le Pacifique, deux dans l'Atlantique et une dans l'océan Indien.

Inutile de s'imaginer des étendues de plastique à perte de vue, recouvrant l'océan comme une marée noire. Ces « vortex de déchets », comme ils sont également appelés, sont presque invisibles à l'œil nu. Les matériaux de grandes tailles y sont rarement présents, les complications les plus importantes étant liées à la quantité énorme de micro-éléments d'un calibre inférieur à cinq millimètres. Ces déchets se déplacent en groupes à la surface de l'eau ou juste en dessous, rendant le problème encore plus imperceptible à l'œil nu. À cause de cela, aucune photographie aérienne ne peut être prise du phénomène, ce qui a conduit à la découverte tardive de la plastification des océans. Même en bateau dans cette zone, il faut être très attentif pour s'en rendre compte.

À partir de ce constat, il est facile d'imaginer les conséquences néfastes sur l'environnement. On estime à 1 million le nombre d'oiseaux déjà morts à cause des vortex de déchets. Cela peut étouffer les tortues, tandis que les poissons se nourrissent également de ces plastiques polluants et nocifs. Par la suite, ce sont ces mêmes poissons qui entreront dans la chaîne alimentaire en étant consommés par leurs prédateurs, dont nous faisons partie, avec des conséquences sur notre santé encore mal connues.

Les dégâts étant dorénavant avérés et l'attention publique ainsi que médiatique relativement présente, certains ont senti le bon filon pour lancer une start-up, trouver la solution miracle à la situation et faire fortune (de façon écologique et responsable en plus !). On peut penser au projet d'un hollandais de 21 ans souhaitant déployer sur les océans une barrière de cent mètres de long, constituée de flotteurs et de filets ; ou encore, une autre idée de barrage sous l'eau qui enverrait des bulles empêchant les micro-particules de plastique de se déverser dans les mers. Ce ne sont que deux des idées les plus prometteuses proposées.

Malheureusement, les scientifiques, toujours là pour ruiner la fête, ne sont pas emballés par les idées innovantes de nos jeunes et dynamiques « start-upers ». Plusieurs incertitudes subsistent. Par exemple, comment placer et entretenir une barrière de cent mètres sur l'océan ? Comment indiquer sa position en tout temps aux bateaux dans la zone ? Est-ce que cela met en danger les êtres vivants présents dans les océans et rivières ? Les scientifiques, quant à eux, préconisent l'action de chacun à petite échelle, par le changement de nos habitudes au quotidien vis-à-vis des matières plastiques et une meilleure gestion de nos déchets, en recyclant plus ou en n'utilisant pas de produits non-recyclables. Enfin, il n'est pas concevable d'imaginer une prise de conscience planétaire ou penser qu'il y a une réponse magique à cette situation. Pour le moment, les déchets plastiques mettent des centaines d'années à disparaître et continuent de s'accumuler dans les océans, affectant de manière inimaginable les vies des animaux et des humains.

Hugo RAYNAUD

# Philippines : le populiste populaire

Nous avons tous entendu parler au moins une fois du président philippin, que ce soit pour ses insultes à l'encontre des autres chefs d'États ou encore pour sa « guerre contre la drogue » ayant fait entre 7 000 et 10 000 morts en un an. Rodrigo Duterte est vu par nous, lointains étrangers, comme un apprenti dictateur sanguinaire. Mais ce président si particulier, qui pourrait faire pâlir de jalousie Donald Trump par son franc-parler total et son absence de morale, est le dirigeant des Philippines, le plus populaire chez les Philippins depuis la chute de la dictature en 1986. Il a été élu en mai 2016 et possédait en septembre 2017 environ 75 % d'opinion favorable. Lorsque l'on compare avec les 35-40 % d'opinion en faveur de Trump, cela nous questionne sur comment un président si controversé, que ce soit par ses propos ou par sa politique, puisse posséder une telle popularité.

Pour essayer de comprendre cela, il faut tout d'abord être au courant de la situation économique des Philippines, pays d'Asie du Sud-Est constitué d'un archipel de 7 641 îles. Là-bas, les inégalités augmentent et un tiers de la population vit toujours sous le seuil de pauvreté malgré une économie en plein essor, avec une des plus fortes croissances d'Asie. Les Philip-

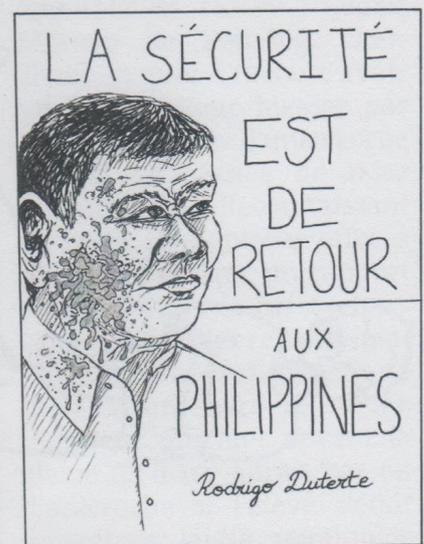
pins ont le sentiment que le niveau de vie n'augmente pas et que l'insécurité ronge le pays depuis toujours, surtout à cause des groupes narcotrafiquants très puissants et influents dans le pays. Aussi, les scandales de corruption sont très nombreux dans la classe politique et l'administration, créant une grande méfiance entre le peuple philippin et ses élites dirigeantes.

Cette situation a été une occasion en or pour Rodrigo Duterte en 2016 lors de sa campagne. Avec un message populiste variant entre des déclarations d'intransigeance envers les dealers et consommateurs de drogue, ou encore des promesses de politiques sociales en faveur des plus pauvres, il a réussi à se rendre très populaire. De plus, il s'est créé une image d'homme fort et providentiel, rappelant pour certains l'ancienne dictature philippine. Cela a permis à Duterte d'obtenir 40 % des votes lors de l'élection, soit le double du deuxième candidat.

Depuis sa prise de fonction, le président philippin s'est concentré sur la lutte contre la drogue en créant, par exemple, des unités spéciales ayant pour but de tuer des dealers voir même de simples consommateurs, sans aucune enquête avant ou après l'assassinat. Aussi, sa lutte contre la corruption l'a amené à renvoyer des

membres de son administration, ce qui a permis de contribuer à sa popularité et à son image d'homme incorruptible. Son franc-parler est aussi très apprécié car c'est perçu comme un signe d'honnêteté et de différence avec les élites historiques. Cependant sa popularité commence à baisser dû à la lassitude face à sa lutte contre la drogue qui, même si elle est largement supportée, effraye tout autant la population. C'est aussi dû au manque de résultats concrets dans la vie de tous les jours après presque deux ans au pouvoir. Mais Duterte a bien compris cela et compte améliorer sa popularité déjà forte en poussant des réformes économiques et sociales populaires promises pendant la campagne.

Hugo RAYNAUD



# Aristote vous a menti, vous avez plus que cinq sens !

Le goût, le toucher, l'odorat, la vue et l'ouïe. Cette liste de nos cinq sens, définie par Aristote il y a 2300 ans, reste encore aujourd'hui pour beaucoup la liste exhaustive. Mais, comme toutes les vérités millénaires, les scientifiques contemporains les ont remises en cause. Le chiffre de cinq n'était pas assez pour eux puisqu'il est maintenant reconnu dans la communauté savante que nous possédons au moins neuf sens. Rien que ça ! Quels sont-ils ? Premièrement, l'équilibre, aussi appelé l'équilibriception par nos chères blouses blanches, qui n'a pas besoin d'introduction. Il y a aussi la proprioception grâce à qui nous savons où se trouve nos parties du corps même les yeux fermés. Ainsi, nous pouvons par exemple taper des mains sans les regarder. La nociception, sans laquelle nous ne serions pas en vie, nous permet de ressentir la douleur. Enfin, le dernier sens généralement incontesté par les chercheurs est la thermoception, sans surprise le sens permettant de percevoir la température. Pour les scientifiques les plus fantasques, cette liste peut atteindre jusqu'à vingt-et-un, dépendamment de la définition d'un « sens » par le chercheur. Cela peut vous sembler dérisoire de savoir que l'on a neuf, onze, voire vingt-et-un sens au lieu de cinq, mais rappelez-vous de cette anecdote pendant vos parties de Scrabble ou pendant un rencard Tinder avec une personne en première année de médecine... Cela vous permettra de gagner votre partie ou peut-être même l'affection de votre *date*.